

Voilà pourquoi des milliers de gens qui ignorent "L'Ode à la Colonne", qui n'ont pas lu la première ligne de "L'histoire du Consulat et de l'Empire", ou de "Napoléon intime", possèdent chez elles une statuette représentant le petit caporal. Lui, qui naquit après que le Canada n'était plus français, lui qui, trop occupé à refaire la carte d'Europe, s'occupa si peu du pays des érables. Lui, que nous aimons, parce que s'il fut un homme servi par la fortune, il resta toujours digne de faire face aux ennemis de sa patrie. Digne de cette France, dont le nom résonne à nos oreilles ainsi qu'une caresse maternelle, dont nous conservons la langue, la foi et les coutumes si chères à nos coeurs.

Que nous réserve l'avenir sur cette terre canadienne, arrosée de notre sang et de nos sueurs ? Nul ne saurait le dire. L'avenir est à Dieu, a dit le poète !

Mais, il nous est permis d'avoir les plus belles espérances, tant que dans nos demeures, au-dessous du crucifix, et près des images de nos grands hommes, on pourra voir celles de la vaillante Pucelle et du grand Napoléon.

\* \* \*

Comme je termine cette chronique, j'apprends la mort de l'hon. Louis-François-Roderick Masson, ancien Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec.

C'est encore une de nos plus vénérables figures politiques qui disparaît de la scène de ce monde. Homme de bien dans toute l'acception du terme, et politicien de haute envergure, l'hon. L.-F.-R. Masson est un de ceux à qui le grand public dit à regret un éternel adieu.

Ancien représentant du comté de Terrebonne, sénateur, ancien ministre de la Milice, il fut en 1885 nommé Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, en reconnaissance des services qu'il rendit au parti conservateur, dont il défendit toujours la cause.

Catholique fervent, l'honorable Masson fut honoré du titre de Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, et décoré par Léon XIII.

Doué d'une intelligence remarquable, sa vaste érudition lui valut aussi d'ajouter à tous ses titres, celui de membre du Conseil de l'Instruction Publique. C'est un laborieux que la mort vient d'enlever, à l'âge de soixante-dix ans, après une longue et cruelle maladie.

Telles sont, à grands traits, les caractéristiques du citoyen intègre, bon époux et bon père, que sa famille pleure maintenant, et à qui tous les Canadiens rendent un suprême et dernier hommage.

En cette triste circonstance, l'"Album Universel" offre ses condoléances les plus sincères à la veuve de l'hon. L.-F.-R. Masson, à ses cinq enfants et à sa famille, si cruellement éprouvés.

L. D'ORNANO.

## CHRONIQUE DE QUÉBEC

En ouvrant mon encrier, pour mettre sur chantier cette chronique, une pensée vient à mon esprit, et cette pensée me reporte à trente-et-un ans en arrière, c'est-à-dire au moment où j'essayai, pour la première fois, ma plume novice dans "L'Opinion Publique", aïeule vénérable de l'"Album Universel", alors rédigée par M. le sénateur L.-O. David et feu le juge J.-A. Mousseau.

Vous voyez que je parle de longtemps, pour emprunter le langage du prestre et premier chansonnier de France, le bon et caustique Béranger.

C'était donc en 1872.

Mgr E.-A. Taschereau, archevêque de Québec, depuis cardinal, entouré d'un nombreux clergé, bénissait, à Saint-Roch, avec l'eau sainte et l'encens, la première pelletée de terre enlevée sur la route où devait passer le chemin de fer du Nord, aujourd'hui le Pacifique Canadien ; pendant que Joseph Cauchon, d'héroïque mémoire, exaltait ce projet cristallisé des plus alléchantes promesses, pour me servir d'une expression cher à Stendhal.

L'assistance était nombreuse, et jublait sous les

pavillons du ciel, qui, ce jour-là, déroulaient sur nos têtes leurs tentes azurées.

Tout semblait concourir à faire de cette démonstration une véritable fête publique.

La classe ouvrière, surtout, ne cachait pas la joie qui faisait battre son coeur, entrevoyant déjà, des yeux de son imagination, le cheval de fer, cyclope à l'oeil flamboyant, au long panache de fumée, à la voix tonitruante, franchissant rivières et tunnels, monts et vallées, pour atteindre notre belle et grande ville de Montréal, et par le splendide pont Victoria, les cités et les greniers de l'Ouest.

Mais, pour une raison ou pour une autre, l'entreprise périclita et tomba de nouveau en quenouille.

Grande fut la stupéfaction du peuple, qui passe, incontinent, de l'espoir à la désespérance.

Et moi, Jérémie, en herbe de cette déconvenue, je traduisis donc, dans ma première chronique, les plaintes et les désolations générales, me faisant fort de peindre les déboires et les déceptions de toutes sortes que nous avions subies depuis trente années d'attente après cette voie, toujours prête à éclore, et sans cesse fuyant devant nous, comme un fantôme s'évanouissant dans les ténèbres.

C'était pour nous, en un mot, le vrai supplice de Tantale.

Et les choses s'en allèrent ainsi jusqu'en 1876, année où, pour la première fois, nous entendîmes le cri effaré des locomotives, glissant à travers l'espace sur leurs rails d'acier.

\* \* \*

Voilà, chers lecteurs, la genèse et le premier vagissement du progrès qui féconde aujourd'hui notre vieille ville de Champlain.

Et comme conséquence de ce premier pas vers la prospérité, se greffèrent sur ce chemin celui du lac Saint-Jean, poussant des flots de vie et d'activité vers des solitudes immenses et improductives, devenues aujourd'hui, avec la cognée et le persévérant travail du colon, des champs fertiles, à perte de vue, où croissent des moissons abondantes, répandant partout l'aisance au milieu de familles toujours restées fidèles à leur foi, à leur langue et à leurs coutumes vénérées ; et dans la suite, le chemin du Grand-Nord, dont la compagnie florissante offre à l'industrie, au commerce et à l'exploitation forestière de vastes et riches domaines, où tout le monde peut puiser les produits dont nous avons tant besoin, chemin déjà précédé par le Montmorency-Charlevoix, où tous les jours, surtout en été, des milliers et des milliers de pèlerins, illuminés par les pénétantes lueurs de la foi agissante, s'en vont, par groupes, précédés de la croix d'or et de prêtres en surplus, entonnant des cantiques, où l'on implore sainte Anne et la clémence divine pour ceux qui souffrent de blessures physiques, et plus particulièrement pour ceux qui déplorent dans leurs coeurs de multiples offenses envers Celui qui s'intitula le Dieu du pardon et des miséricordes.

\* \* \*

Voilà pourquoi Québec, devenu le centre où converge cette fiévreuse activité, a repris une physiologie toute autre que celle d'autrefois.

Mais il manque encore à notre ville un trait d'union devant la relier, comme par une chaîne d'or, à Lévis, notre voisine, qui depuis si longtemps lui tend les bras dans l'espace.

Au moyen de ce trait d'union, semblable au géant de la fable, nous verrons se détendre les dernières bandelettes qui enserrèrent nos membres et tiennent encore, pour ainsi dire, sous leur tutelle une surabondance de sève qui ne demande qu'à se créer un passage quelque part, afin de donner la juste mesure de nos aspirations vers un avenir de véritable grandeur.

Mais attendons.

Voilà que l'on est à construire au Cap Rouge un pont gigantesque, de haute et savante structure, sous lequel pourront passer à leur aise, et voilé dehors, des navires possédant les plus vastes proportions, avec au-dessus un tablier de fer et d'acier, à toute épreuve, qui permettra aux piétons,

aux voitures, aux tramways électriques et aux locomotives, de passer librement d'une ville à l'autre.

Au dire des connaisseurs, ce sera un des plus beaux ponts du monde, tant par la hauteur de ses arches que par la solidité de ses assises inébranlables.

Ce sera pour nous, en un mot, la délivrance.

Libres désormais de toutes entraves, humant les fortes brises d'une liberté entière, ayant nos coudées franches sur des espaces infinis, nous pourrions prendre place parmi les villes de première grandeur, reliés que nous serons au transcontinental, conception hardie et sans rivale, conçue, pensée et murie au grand jour de l'opinion publique par l'initiative, la toute puissance et le coup d'oeil du grand Canadien-français, Wilfrid Laurier.

\* \* \*

Mais, faisons trêve d'affaires et de bourse, et pensons à ce que nous disent les mélancolies du ciel, aussi bien que celles de la terre, où nous vivons notre existence fragile et passagère.

L'automne nous arrive avec ses près jaunés, aux nuances indécises, qui ne disent rien à l'imagination, et que la faulx, tranchante et claire, a tondu presque jusqu'au sol.

Les champs sont devenus silencieux et mornes : la gente des oiseaux nous ayant laissé pour des climats plus doux.

Écoutons, cependant, dans les branches, la marche funèbre des bises glaciales, qui dessèchent tout sur leur passage.

Le chien, dans sa niche, fait entendre de sourds et soupçonneux grognements ; il n'aboie plus en courant au-devant de son maître, comme il le faisait naguère, le matin d'un beau jour, lorsque celui-ci apparaissait, joyeux, sur la glèbe fleurie. L'instinct lui dit qu'il se passe quelque chose d'inusité dans la nature.

Les bâtiments qui renferment la moisson se cadénassent ; pendant que la girouette, sur le toit, fait entendre ses refrains criards et monotones.

Agneaux et brebis, aux blanches toisons, jettent aux échos d'alentour leur voix grêle et cassée, et regagnent, comme une mer houleuse, la bergerie bondée de provisions. Et l'on perçoit du fond des étables la voix dolente des bestiaux de toutes tailles, pendant que le coq, chef de file du poulailler, chante, d'une voix de contre-basse, les ennuis de sa captivité. Les laboureurs poussent sous "la remise" les instruments agricoles : tombereaux, fourgons, faneuses et charrues.

On dirait les marins d'un vaisseau, qui, hier encore, sur la dunette, en face d'un ciel serein, devaient gaiement entre eux, et qui, tout à coup, apercevant un noir nuage à l'horizon, amènent les voiles, consultent le compas, se préparant ainsi à recevoir bien la tempête, qui s'avance, là-bas, accompagnée de foudres et d'éclairs.

Et, comme pour donner un ton plus lugubre à la scène, novembre entonne son glas funèbre aux clochers de toutes les églises.

C'est le mois des morts, le mois consacré à ceux qui sont allés où il n'y a plus d'âge, ni de mois, ni d'années ; à ceux que nous avons connus sur la terre, qui furent nos proches, nos voisins, nos amis, et dont le souvenir évoque au fond de nos coeurs la vivante image.

C'est le temps, ou jamais, de redire avec Victor Hugo :

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre,  
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,  
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !  
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,  
Où sous son père encore on retrouve des pères,  
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !

\* \* \*

Mais bientôt le temps, qui ne change jamais, changera la scène et les décors.

Et l'automne fera place à l'hiver, plein de lumière, à cause de la neige qui blanchit la plaine et les toitures. Le squelette des arbres, qui autrefois fut si beau sous son épaisse et verte chevelure,